

rif. Vous payez furieux ; et la même chose vous arrivera bien d'autre fois.

Partout, et chez nous comme ailleurs, une certaine population interlope tire à boulets rouges sur les étrangers ; mais le cas particulier de l'Espagne, c'est qu'on n'a aucun recours contre les exactions. A Londres, à Paris, à Bruxelles, on peut en appeler du cocher de fiacre au policeman, au sergent de ville, à l'inspecteur des voitures. En Espagne, c'est parfaitement inutile. Exemple : vous arrivez à l'hôtel, vous avez une heure de voiture, vous tendez deux pesetas au cocher : il les jette aussi avec une fierté castillane : « Ce n'est pas ça, c'est quatre pesetas. — Comment ? mais je vous dois une heure. — Non, deux. — Mais je vous ai montré l'heure à ma montre. — Je ne l'ai pas vue ; c'est quatre pesetas. »

Vous avez recours à l'interprète de l'hôtel : « Je dois une heure, payez. — Le cocher dit que vous lui en devez deux. — Je vous dis d'en payer une. — Il dit que vous lui en devez deux. »

Vous ne sortirez pas de là, et il est plus court de pas lutter.

Je me hâte d'ajouter, pour en finir avec ce détail de voyage, que les maîtres d'hôtel entendent mieux que leurs employés la loyauté des transactions. Il faut faire son prix d'avance, bien entendu ; mais ce prix une fois convenu, la convention est respectée, et la note, au départ, n'apporte pas d'inattendu au voyageur.

Madrid ? — Une ville sans caractère, ni grande, ni petite, ni belle, ni laide, ni propre, ni sale ; et autour le désert. A la *Puerta del Sol*, il n'y a point de porte, mais il y a du soleil quand il ne pleut pas ; — car il pleut assez généreusement à Madrid. Et quand il pleut, seigneur, que de crotte !

La *Puerta del Sol* donc, est une place irrégulière qui a une fontaine au milieu. A l'entour de la fontaine se croisent et se recroisent les rails de tous les tramways de la capitale des Espagnes, dont c'est le rendez-vous. A l'entour de la place sont les principaux hôtels, les plus grands cafés et les plus belles boutiques.

Les cafés sont vastes, mais sans luxe. Ils sont remplis par une foule de consommateurs appartenant aux rangs les plus divers de la société. Dandys, ouvriers, campagnards s'y entassent pour déguster des consommations économiques et s'envelopper d'un nuage de fumée. Chose incroyable, pas un





BURGOS. LE SAINT BRUNO DE LA CARTUJA.



de ces cafés n'a l'idée de mettre des tables dehors, à l'air libre.

Les boutiques n'étaient rien de national. Des étoffes françaises, de la parfumerie anglaise, des mantilles en fausse dentelle espagnole comme au *Printemps* et au *Bon Marché*. Voilà. Que si l'on entre et que l'on demande de vraies mantilles espagnoles, on vous en montre certainement ; mais il y en a peu et elles sont fort chères ; cinq cents francs, s'il vous plaît, et non pas les plus belles.

Les neuf dixièmes des femmes d'ailleurs s'arrangent fort bien des mantilles prétendues espagnoles que nos métiers fabriquent à Saint-Pierre-les-Calais. Quelques-unes, même, drapent sur leur tête un morceau de tulle à pois dont nos femmes font ici des voilettes, et cela leur suffit.

La mantille se porte à pied et pour aller à l'église. On ne rencontre pas une femme en chapeau dans les rues de Madrid ni dans les églises. Mais au Prado et au *Buen Retiro*, le soir, au coucher du soleil, à l'heure de la promenade, enfin, presque toutes les femmes en voiture ont des chapeaux, et celles qui portent des mantilles les ont fort belles.

La mantille, certainement, est la plus jolie coiffure d'une tête de femme ; mais encore faut-il qu'elle soit posée avec grâce et accommodée à l'air du visage. Toutes les femmes ne portent pas bien la mantille, même en Espagne. Et, d'abord, pourquoi les Espagnoles ont-elles renoncé au grand peigne qu'elles portaient, au temps de Goya, pour soutenir la mantille ? La mantille, aplatie autour d'un chignon bas, n'a plus l'air que d'une fanchon.

Et puis la mantille veut le costume noir. Aussi est-ce à l'église qu'il faut voir les Espagnoles rigidement agenouillées sur les dalles, la jupe cachant les pieds et se prolongeant en demi traîne jusqu'à la duègne qui leur sert de suivante. A l'église l'Espagnole est toujours ce qu'elle était il y a deux cents ans. Telle nous l'ont dépeinte les romans d'autrefois, telle la voici encore : en noir, à genoux, les yeux baissés coulant des regards en dessous, les doigts égrenant un chapelet, les lèvres marmottant une antienne, dont une duègne barbue, édentée, qui surveille les alentours, fait les répons.

Mais nous retrouverons les Espagnoles dans toute l'Espagne. A Madrid, il faut voir le musée, les riches armures his-



toriques de l'*Armeria reale*, le Prado et le *Buen Retiro* à l'heure de la promenade, et une course de taureaux.

Le musée est la plus belle collection de peinture qu'il y ait au monde. Pour connaître la sculpture et en sentir toutes les beautés il faut voir le musée de Naples et celui du Vatican. Pour connaître la peinture dans l'ensemble de ses chefs-d'œuvre, il faut voir le musée de Madrid.

Non seulement ce n'est que là qu'on peut rencontrer l'école espagnole ; mais encore c'est là seulement qu'on peut apprécier complètement les autres écoles, en dehors de leur centre. Ainsi, l'école italienne et l'école flamande sont merveilleusement représentées à Madrid. Je ne sache pas même qu'en Allemagne, en Belgique et en Hollande, il y ait nulle part une collection aussi nombreuse et aussi choisie de Rubens, de Van Dyck, de Breugel et de Teniers, que celle du musée de Madrid.

Nous avons au Louvre un des plus beaux Murillo, avec l'Assomption du Salon carré ; mais nous ne connaissons pas pour cela Murillo, le Raphaël de l'Espagne. Nous connaissons encore moins Velasquez et nous ne savons rien de Ribera.

Savons-nous seulement que ces maîtres ont atteint le double but cherché dans les temps modernes par des voies bien divergentes, et sont parvenus à exprimer le suprême de l'idéal, en même temps qu'ils touchaient l'extrême limite du naturalisme ?

Le peintre de l'*Assomption* a peint merveilleusement des mendiants qui cherchent leurs poux, et l'Espagnol a mis des âmes d'archange dans les corps ridés et velus de ses ascètes...

Mais il faudrait un volume pour donner une idée du musée de Madrid, et nous ne faisons ici qu'une course rapide à travers l'Espagne. Montons voir Goya pourtant, dans la salle assez mal éclairée qu'on lui a consacrée : les Goya, c'est l'histoire d'Espagne à la fin du siècle dernier, au commencement de celui-ci : de l'Espagne quand elle avait encore ses costumes pittoresques, quand les hommes y portaient la résille de Figaro et les femmes la mantille soulevée par le peigne à la girafe ; de l'Espagne en fête et de l'Espagne en guerre. Voici des danses de villageoises, voici un sanglant épisode de la guerre de 1808.

Et puis, avant de sortir, montons d'un autre côté jusqu'au





haut du grand escalier pour jeter un coup d'œil sur les salles dévolues à la peinture moderne.

On sait que les peintres espagnols, depuis Fortuny, ont des succès à nos salons. Je ne vous dirai pas que dans les salles du musée de Madrid on puisse l'apprécier comme on le pouvait à notre Exposition universelle de 1878. Non. Il n'y a là qu'un Fortuny, et les meilleurs tableaux des modernes sont au palais du Roi et dans les collections particulières. Mais n'importe ! il y a des tableaux intéressants et qui promettent des succès d'argent à leurs auteurs sur les marchés de Paris et de Londres. Ce n'est plus la grande peinture des maîtres ; mais ce sont de brillants tableaux, bien compris pour faire des rappels de lumière dans le demi-jour de nos boudoirs.

Il est fâcheux pour le voyageur qu'on ferme le musée à quatre heures en octobre, car le musée donne sur le Prado, et la promenade du Prado ne commence qu'à cinq. Il faut tuer le temps en attendant.

Le Prado est une promenade aussi grande que les Champs-Élysées, mais moins bien entretenue. Non loin du musée un espace garni de chaises s'appelle *le Salon*, et c'est là qu'en été on s'assied sur doubles et triples rangs de chaises pour prendre le frais et causer par groupes.

Tout le long du Prado se succèdent, à vingt mètres d'intervalle, les boutiques des marchands d'eau. D'immenses alcazars, de grands verres et des *azucarillos* dans des bocaux, voilà tout.

L'*azucarillos* est un grand morceau de mousse de sucre que l'on plonge dans un grand verre d'eau et qui fond tout de suite en troublant l'eau et en lui laissant un goût fadasse. Ça ne vaut pas le diable, et cependant combien de fois j'ai bu avec délices l'eau sucrée douceâtre du marchand d'eau madrilène !

C'est qu'on a une soif perpétuelle à Madrid : une soif étrange, produite par le dessèchement des muqueuses bien plus que par la chaleur, et que, mouiller ses lèvres et son palais devient, dix fois par jour, le plus impérieux des besoins.

Cinq heures. Voici les voitures qui arrivent de toutes parts et toutes à la fois. La voiture du Roi n'est pas la dernière.

Un piquet de dragons, quatre chevaux, cinq ou six gen-



tilshommes galopant aux portières, voilà le train d'Alphonse XII, quand il va au Prado.

Alphonse XII se montre beaucoup à son peuple. On le rencontre, à toute occasion, par les rues de Madrid et les Madrilènes saluent avec courtoisie mais sans enthousiasme ; on dirait un souverain accepté par tout le monde qui ne serait vigoureusement soutenu par personne.

Le roi d'Espagne n'est plus l'adolescent imberbe dont nous avons gardé la mémoire et dont l'effigie est frappée sur les monnaies des dernières années. Il a des favoris et des moustaches et ressemble à beaucoup de jeunes gens parisiens. Bien, en somme, et correct. Dans les premières semaines d'octobre, la reine Isabelle étant venue à Madrid pour fêter la naissance de l'infante, occupait la droite de la voiture royale. Après son départ, le Roi a repris la droite, et sa sœur aînée, jadis princesse des Asturies, qui passe pour son meilleur conseil, a pris la gauche. La jeune reine ne sortait pas encore.

J'ai dit qu'en voiture, au Prado ou au *Buen Retiro*, les Espagnoles portaient plutôt le chapeau parisien. Elles le portent d'ailleurs fort bien ; celles qui se promènent à pied portent la mantille sur des toilettes élégantes. Ce serait précisément le contraire chez nous.

Beaucoup de jolies femmes à figures aimables ; point de têtes gourmées. On se salue sans nuances, et le plaisir de la promenade ne semble nulle part gâté par la préoccupation de garder son « quant à soi ».

Les voitures affluent et sont si nombreuses et si pressées que la circulation est interrompue. Il faut rester dans le rang où le sort vous a placé, et suivre l'une des quatre files qui font leur évolution, sur le terrain de la haute vie madrilène.

Jamais on n'aurait cru, à voir la ville, où les maisons n'ont rien d'aristocratique, ni à voir la population circulant par les rues, que Madrid renfermât tant de beau monde. La promenade du Prado est plus touffue que celle des Champs-Élysées et du Bois pendant les mois les plus brillants de la saison.

Cependant, après tout, c'est à peu près le retour des courses : et qui a vu le retour du Grand Prix n'aura nulle peine à imaginer la promenade du *Buen Retiro* à Madrid.



Mais ce qu'on n'imaginera jamais sans l'avoir vu, par exemple, c'est le départ pour une course de taureaux.

La course de taureaux ! Voilà qui est absolument espagnol ; voilà ce qu'on ne peut comparer à rien autre chose !

Je n'aime point les courses de taureaux, car c'est à mon sens, un spectacle à la fois féroce et ennuyeux. Mais il faut avoir vu des courses pour avoir vu l'Espagne... nation isolée dans le monde moderne.

Pendant l'été, à Madrid, il y a des courses (*corridas*) tous les dimanches, sans parler des fêtes. Ajoutons que toute ville espagnole est pourvue de son cirque de *Toros*, que chacune a ses courses, et que partout les courses prennent une importance particulière et exceptionnelle, à l'occasion des solennités religieuses et nationales.

Quelques-unes sont annoncées un mois à l'avance ; les affiches éclatent sur les murs, les journaux promettent la présence assurée à Barcelone, Saragosse ou Pampelune des *toreros* les plus illustres ; on retient d'avance, et à grand prix, les *palcos* (loges) et les *tendidos* (banquettes) ; on fait l'agio sur les billets ; on voyage au besoin moitié en chemin de fer et moitié en diligence pendant vingt-quatre heures. Enfin, c'est une furie. Et pourquoi ? Pour voir tuer cinq ou six bœufs en cérémonie. Chez nous ce spectacle n'aurait assurément aucun succès.

Mais nous sommes en Espagne... à Madrid, un dimanche... Voyons donc.

A une heure, les boutiques se ferment ; les voitures disparaissent de la circulation. En même temps, une longue file de chars-à-bancs, de breaks, d'omnibus, de carrioles, de charrettes, le tout attelé de mules, les unes empanachées de grelots multicolores, les autres le cou pelé et tirant sur des harnais raccommodés avec de la ficelle, s'aligne dans la rue d'Alcala qui part de la Puerta del Sol. Cinq mules, huit mules quelquefois, ne sont pas de trop pour mener un train d'enfer un chargement d'amateurs qui bondent l'intérieur de la voiture, prennent d'assaut l'impériale et s'accrochent au siège et au marche-pied. Les voitures partent, se vident dans l'amphitéâtre immense, reviennent, se remplissent. A trois heures moins un quart, — la corrida commence à trois heures, — la foule court les prendre à moitié chemin. La mêlée devient enragée. Voici les voitures de la cour au mi-



lieu des carrioles et des breacks. Tous les rangs sont confondus ; on voit des femmes élégantes dans des pataches plus démantibulées que nos vieux coucous, et des hommes en guenilles dans les breaks aux mules qui secouent, sous le joug, des milliers de pompons et de grelots rouges, jaunes ou tricolores. Qu'importe le char, pourvu qu'il dévore l'espace ! pourvu qu'on arrive ? On ne prend pas garde au Roi ; on regarde à peine la Reine ; on ne voit pas même les femmes. Il s'agit de gagner sa place dans l'arène, voilà tout.

Au bout de longues avenues, hors la ville, au milieu de la poussière et des pierrailles, voici enfin les arènes se découpant au grand soleil sous le ciel bleu. C'est un cirque immense. Tout est plein jusqu'aux combles. Les plus riches « à la sombra » (à l'ombre), les autres, au soleil.

Du côté de la « sombra » tout est noir. A peine distingue-t-on quelques fleurs piquées dans les mantilles noires des femmes et quelques cravates éclatantes au cou des jeunes gens. Du côté du soleil, c'est une débauche de couleurs, car tous les éventails, bleus, rouges, jaunes et violets, sont levés pour garantir hommes et femmes du soleil torride et aveuglant.

La loge royale « à la sombra » est flanquée de deux autres loges ; l'une pour la municipalité, l'une pour le président des courses.

« Courses » ; pourquoi ? Il n'y a pas plus de courses dans l'affaire que de porte à la *Puerta del Sol*. Mais n'importe.

Il est trois heures : une porte de l'arène s'ouvre, et un cavalier en costume historique s'avance jusqu'au-dessous de la loge occupée par le président des courses. C'est pour demander la clef du *toril*. On la lui jette, il s'en retourne ; la porte de l'arène se referme, puis se rouvre, et le *toro* s'élance.

Dans l'arène, une quinzaine de *chulos*, de *picadors* et de *banderillos* l'attendent : les *picadors* à cheval, les *chulos* et *banderillos* à pied.

Les *picadors* sont des hommes robustes, bottés, rembourrés, cuirassés même dit-on, solidement assis dans leur selle à dossier. En revanche, le cheval qui les porte est étique. C'est tout simple : on sait que la pauvre bête sera éventrée dans l'arène et jetée à la voirie ce soir.

Pour les *chulos*, parmi lesquels se confondent les *banderillos* et « la spada » ou le *matador*, ce sont des hommes jeunes,



vigoureux et bien découplés, habillés de la culotte et de la veste figaro et resplendissants de velours et de satin rouge, bleu, vert, violet, ruisselants de perles et de dorures.

Chacun tient à la main un manteau rouge. Quand le *toro*, qu'on vient d'aiguillonner pour le faire sortir du *toril*, débouche dans l'arène, les naseaux fumants, ébloui par le soleil et par la foule, un premier *chulo* agite devant lui son manteau rouge. Le *toro* bondit, cornes en avant. Alors arrive un picador à cheval et armé de sa longue pique. Il blesse le *toro*. Le *toro* furieux court sur son ennemi ; un *chulo*, deux *chulos*, trois même, essayent de détourner sa furie en interposant le manteau rouge entre lui et le picador. Cela réussit plus ou moins longtemps ; un second picador plante sa pique dans le cou du *toro* ; quelquefois un troisième ; mais finalement le *toro*, d'un coup de tête éventre le cheval et renverse le cavalier.

Voilà le jeu. Il s'agit de mettre la brute en fureur et de décevoir cette fureur à coups d'adresse. Les *chulos* sont d'une agileté merveilleuse ; sans cesse irritant le *toro* et sans cesse échappant à ses coups en sautant par dessus la première enceinte du cirque ; mais ils s'appellent légion, et le *toro* est seul. Il se rue d'ailleurs sur les chevaux des picadors à coups de cornes dans le ventre et dans le poitrail. Les chevaux, bien qu'ils aient les yeux bandés, devinent le danger et veulent fuir : les picadors les poussent. En vain le sang s'échappe à flots de leurs blessures ; en vain leurs intestins, sortant du ventre, se répandent dans la poussière : il faut qu'ils aillent au *toro* jusqu'à ce qu'un dernier coup de cornes les ait jetés morts dans l'arène. Un *toro* tue ainsi un, deux, trois, quatre, cinq chevaux quelquefois. Alors la foule crie : « *Bravo toro !* »

Quand ce premier jeu a assez duré, les picadors disparaissent et les *banderillos* entrent en scène. Ce sont des *chulos* armés de manières de flèches longues et enjolivées de *banderilles* de papier multicolore, qu'ils doivent planter correctement et dans un certain ordre, sur le cou du taureau.

Le cou déjà piqué dix fois par la pique des picadors, ruisselle de sang. La fureur du *toro* quelquefois est au comble, et alors c'est bien. Mais, plus souvent, elle est amortie par la douleur. Les *banderillos* doivent la ravirer. Ils fixent l'animal entre les yeux et de chaque main tiennent une des deux flè-



ches qu'ils vont planter simultanément dans son cou. Le *toro* fait tête : ils s'élancent d'un saut hors de sa portée, puis reviennent ; puis s'élancent de nouveau tandis que les autres chulos, avec le manteau rouge, appellent ailleurs la fureur du *toro*. Enfin les flèches sont plantées ; deux d'abord, quatre ensuite ; puis six ; puis huit ; et c'est de chaque côté du cou du *toro* comme une frange sanglante accrochée dans sa chair par les fers des flèches qui font hameçon.

Le *toro*, toujours d'ailleurs harcelé par les chulos, bondit et se jette, cornes en avant, dans les manteaux rouges qui lui cachent le vide, et à chaque bond, sa crinière de flèches se soulève et retombe en se déchirant. Il est à bout ; il n'en peut plus. C'est le moment où, des chulos, se détache le matador — la *spada* — comme on dit plus ordinairement.

Il s'avance vers la loge royale, salue, demande au président des courses la permission de tuer le *toro*, et quand il l'a reçue, jette son chapeau dans l'arène avec un geste qui commente ces paroles : « Je joue ma vie contre celle du *toro*. Je le tuerai ou je serai mort. »

Puis, il se saisit d'une épée longue et fine (*spada*) et d'un manteau écarlate ; il enveloppe l'épée dans le manteau et va au devant du *toro*.

Il faut qu'il lui plante son épée entre les deux épaules, d'un seul coup et jusqu'à la garde. Le chef-d'œuvre est d'amener le *toro* devant la loge royale, et de le frapper d'une main si sûre qu'il tombe raide mort. Mais les matadors qui font cela sont rares et vont « aux étoiles » comme on dit chez nous.

Le plus souvent la lutte entre l'homme — toujours aidé des chulos — et l'animal — toujours seul — dure encore assez longtemps ; il y faut plusieurs coups, quelquefois plusieurs épées. Mais tout finit : après avoir parcouru l'arène affolé, sanglant, râlant, cherchant encore, des cornes, un ennemi qui fuit toujours, le taureau tombe. Aussitôt, des écuyers du cirque l'achèvent, et l'orchestre sonne la fanfare, tandis que deux équipes de mules empanachées arrivent, ramassent et emportent au charnier en faisant demi-volte dans l'arène, les cadavres de la course : chevaux et *toro*.

Voilà ce que c'est que la course en elle-même ; voilà ce que c'est absolument. Et la même chose recommence six ou sept fois dans le même après-midi, avec des variantes que les dilettantes seuls peuvent apprécier.





On a vu que c'était féroce : on voit que c'est ennuyeux... — A moins qu'on ne se monte pourtant, qu'on ne s'excite à la vue du sang comme les Espagnols. Alors on vient à s'irriter de voir toujours le taureau seul contre tous ; toujours le *toro* tué par l'homme qui joue avec lui comme le chat avec la souris, et on se prend à souhaiter inconsciemment que l'animal soit une fois vainqueur à son tour et jette, d'un coup de corne, *banderillos* ou *spada* parmi les chevaux morts.

Mais c'est le public qu'il faut voir ! Tout le temps de la course, la galerie hurle, trépigne, crie, siffle ou applaudit, avec un bruit infernal et des gestes furibonds, selon que les manœuvres sont plus ou moins bien exécutées, dans les règles du sport.

Si le *toro* haletant, épouvanté, se sentant seul contre tous et vaincu d'avance, veut se dérober, on le siffle, on crie : « *il fuoco ! il fuoco !* » le feu aux *banderillos* ! Si un picador ne pique pas le taureau justement à la place où il doit le piquer, selon les dilettantes, c'est un soulèvement général suivi d'imprécations furieuses au picador coupable, au président des courses, à l'*impressario*. On crie : « Qu'on fasse sortir tel picador de l'arène ! qu'on le jette au *toro* ! » Et si le président n'obtempère pas aux sommations parties des *tendidos*, c'est à lui qu'on s'en prend : « Au *toro* le président, au *toro* l'*impressario* ! » On dévouerait au *toro* le roi lui-même, s'il paraissait, de sa loge, prendre parti pour le picador proscrit.

Au contraire, quand la *spada* frappe bien le *toro*, ce sont des bravos frénétiques : la loge royale y prend part, et, de tous côtés, pleuvent sur le matador les fleurs des femmes, les chapeaux des hommes, des cigares, quelquefois des bijoux, dit-on...

Ne m'a-t-on pas affirmé que, dernièrement, la plus célèbre *spada* espagnole étant allé donner des représentations en Portugal, en avait rapporté pour plus d'un million de cadeaux ?

Ces cadeaux, d'où viennent-ils ? Des femmes souvent, mais aussi des hommes. On a là-bas pour le matador adroit le même enthousiasme qu'en Amérique pour la prima-donna devenue célèbre en Europe.

Les *chulos* aussi passent pour bien traités par leurs admirateurs et admiratrices. Mais ils sont à la *spada* ce que sont





TOLEDE. LA PUERTA DEL SOL.